

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE DE LA VIE

L'ŒUVRE D'HENRI BERGSON

Édouard Le Roy, ce fervent disciple du bergsonisme, dans son livre *Une Philosophie nouvelle*, nous avertit qu'il n'a pas eu « l'honneur d'être l'élève de M. Bergson¹, mais qu'il « a trouvé dans son œuvre l'éclatante réalisation d'un pressentiment et d'un désir »² ; il dit éprouver à la lecture de chaque page de Bergson, avec une intensité singulière, le sentiment d'une révélation saisissante et inoubliable, le sentiment d'un contact intime et direct avec la réalité contemplée face à face, avec la réalité jusque-là enveloppée d'un voile épais.

L'auteur de la présente étude, beaucoup trop superficielle, se console facilement de n'être pas l'élève de Bergson ; il avoue très volontiers qu'il n'adhère pas au bergsonisme, inconciliable avec le thomisme et le christianisme ; il avoue également que la lecture des pages bergsoniennes n'a pas produit chez lui cet effet magique de faire tomber le « voile qui enveloppe toutes choses et nous-mêmes dans ses plis d'illusion »³ pour « laisser ouvertes devant l'esprit des profondeurs de lumière jusque-là insoupçonnées »⁴ ; il doit enfin avouer qu'il n'a jamais senti « dans cette lumière d'aurore germer et s'épanouir des intuitions neuves, riches d'infinies conséquences, lourdes et comme trempées de vie »⁵.

Mais si son âme n'a pas vibré à l'unisson de celle de Monsieur Bergson, il n'a pas moins ressenti un vif intérêt à

1. Édouard LE ROY, *Une Philosophie nouvelle*, IV.

2. *Ibidem*, p. 4.

3. *Ibidem*, p. 5.

4. *Ibidem*, p. 5.

5. *Ibidem*, p. 5.

étudier l'évolution de cette pensée géniale qui, privée des lumières de la foi mais animée du désir sincère d'atteindre la vérité, s'est dégagée des entraves de l'athéisme et du matérialisme pour aboutir à l'admiration enthousiaste des grands mystiques chrétiens et entrevoir dans cette « atmosphère que traversent de grands courants spirituels »¹ le Dieu créant par amour.

Le présent travail n'a pas l'ambition d'analyser en détail une philosophie tout à fait originale, jaillie du cerveau d'un grand penseur, qui y a consacré plus d'un demi-siècle de réflexions et d'efforts intellectuels. Encore simple novice dont la culture, la documentation et le temps disponible sont par trop insuffisants, nous ne prétendons certes pas dire le dernier mot sur cette philosophie nouvelle, en un sens, sur cette philosophie de l'Évolution, — encore en évolution, — qui, de l'avis même de son auteur, « ne pourra se constituer que par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs »². Il ne veut que communiquer à d'autres âmes dont la curiosité scientifique est quelque peu éveillée, l'idée générale qu'il a dégagée des différentes lectures qu'il a pu faire à ce sujet, leur donner une vue d'ensemble de l'œuvre philosophique de M. Henri Bergson en la replaçant dans son cadre historique, et leur permettre ainsi d'apprécier eux-mêmes l'homme et l'œuvre.

Pour atteindre ce but, il n'a su mieux faire que de donner une analyse générale des quatre principaux ouvrages de M. Bergson où se reflète le mieux la pensée du philosophe. Mais avant de parler de l'œuvre, il convient de parler de l'écrivain lui-même et du milieu où s'est développée son intelligence, si nous voulons comprendre les motifs qui ont déterminé l'orientation de sa pensée et trouver l'explication du succès extraordinaire de ses écrits manifestement incompréhensibles pour la masse des penseurs.

I. — L'homme

Né à Paris en 1859, d'une famille juive venant d'Irlande, brillant élève du Lycée Condorcet, Henri Bergson fut admis à l'École Normale et là naturalisé français.

1. *Ibidem*, p. 5.

2. Henri BERGSON, *Évolution créatrice*. Intr. p. 7.

A vingt-deux ans, il obtint son agrégation de philosophie et commença sa carrière d'enseignement dans différents lycées de province et de Paris.

A trente ans, devant un auditoire qui n'en comprit guère un mot, il soutint une thèse française intitulée : « Essai sur les Données immédiates de la Conscience » et une thèse latine sur « l'Idée de lieu dans Aristote », et il reçut le titre de Docteur en Philosophie.

Nommé en 1900 professeur au Collège de France, où il restera une vingtaine d'années, il ne cesse d'attirer sur lui l'attention de l'univers pensant. Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1901, et membre de l'Académie française depuis 1914, Henri Bergson, malgré le « poids-lourd » de ses 75 ans, continue avec acharnement son œuvre de réflexion et de recherches philosophiques.

Ses œuvres sont déjà considérables : outre ses deux thèses de doctorat, écrites en 1889, et un grand nombre d'articles de revue, on compte *Matière et Mémoire* (1896), *l'Évolution créatrice* (1907), *l'Énergie spirituelle* (1919), *Durée et Simultanéité* (1922), *les deux Sources de la Morale et de la Religion* (1932).

Bergson professeur et écrivain s'est vite conquis une place prépondérante dans la pensée philosophique contemporaine. Quelques années à peine lui ont suffi pour attirer sur lui l'attention universelle, pour entendre son nom glisser sur toutes les lèvres et pour trouver « le secret de se faire lire au dedans et au dehors des écoles »¹.

On a peine à se représenter ce délire d'admiration qu'a provoqué sa doctrine nouvelle, le pouvoir fascinateur qu'il a exercé sur ses auditeurs et ses lecteurs, cette espèce de culte que lui ont rendu, l'encensoir à la main, ses disciples enthousiastes et ses admirateurs panégyristes, au milieu même de critiques parfois violentes et d'oppositions résolues.

Cet homme, qui a eu la singulière fortune de réunir contre lui les croyants sincères, gardiens vigilants du dépôt de la foi, et les rationalistes les plus opposés à toute idée religieuse, a pourtant vu se presser autour de sa chaire de philosophie des foules avides de l'entendre, des foules composées, il est vrai, pour une large part, de cerveaux et de cœurs féminins...

1. E. LE ROY, *op. c.*, p. 3.

Pour comprendre la raison de ces écrits où passe le souffle vivifiant de l'esprit ; pour expliquer la fascination prodigieuse qu'il a exercée sur un grand nombre de ceux qui sont entrés en contact intime avec sa pensée ou du moins avec sa personne, il faut considérer le milieu historique où son intelligence s'est développée.

Bergson est né en plein triomphe officiel de l'athéisme et du matérialisme, à l'heure où « l'orgueil de l'intelligence et la science dite positive étaient dans tout le feu de leur gloire »¹. La méthode mathématique de Descartes, qui prétendait expliquer le monde matériel par l'étendue et le mouvement, rencontrant l'énorme progrès des sciences expérimentales et subissant la double influence du positivisme d'Auguste Comte, qui fermait la route du spirituel, et du criticisme kantien, qui refusait à l'intelligence tout contact avec la réalité substantielle des choses, a enfanté ce monstre qu'est la philosophie matérialiste et sceptique, où l'athéisme, le positivisme et l'agnosticisme s'entrelacent. Tout se passe comme si Dieu n'existait pas ; l'âme humaine n'existe pas, ne peut pas exister, ne pouvant être objet d'expérience, n'ayant jamais été vue dans les éprouvettes des chimistes ; l'absolu est inconnaissable et le phénomène est pour nous l'unique réalité.

La philosophie spiritualiste, en ce dernier quart du dernier siècle, se meurt des blessures que lui a infligées la science positive : Comte, Littré, Renan, Berthelot, Darwin, Taine, Spencer, les maîtres de la pensée, exaltent la Science et annoncent d'un ton prophétique le jour prochain où l'homme, arrachant à la nature ses secrets, nous montrera le monde comme un grand jouet mécanique démontable au gré des savants. La métaphysique n'est plus pour l'intelligence désarmée et désorientée qu'un « enfer où n'habite que le désordre », un désert aride où les esprits avides de vérité se meurent de soif.

Ce spectacle navrant de la pensée condamnée à subir le joug de l'athéisme et rivée à la matière ; ce triste tableau d'une intelligence humaine obligée d'abdiquer ses titres de noblesse et de puissance devant la Science dite positive, n'a pas échappé au regard pénétrant de M. Bergson. Il s'aperçut bien vite que le scepticisme était impuissant à satisfaire le désir naturel de connaître et que le matérialisme

1. J. MARITAIN, *la Philosophie bergsonienne*, p. 384.

ne saurait jamais expliquer la *vie* irréductible à la matière. Il chercha donc une philosophie spiritualiste capable de rendre au monde l'aliment de vérité absolue dont il a besoin, une philosophie spiritualiste en mesure d'expliquer la vie autrement que par les forces physico-chimiques de la matière; mais une philosophie spiritualiste qui, en gardant contact avec l'expérience, saurait répondre aux exigences de la science expérimentale; en un mot, une métaphysique empiriste, principalement basée sur l'expérience interne, l'observation psychologique, l'introspection.

La philosophie bergsonienne est donc d'abord une réaction contre le scepticisme et le matérialisme dont les esprits sérieux étaient dégoûtés. A l'heure où paraît Bergson, le terrain est tout préparé pour l'éclosion d'une philosophie nouvelle, destructive du passé. « La philosophie de M. Bergson, nous dit *l'Ami du Clergé*, a éclaté dans le silence endormi de la pensée contemporaine comme un formidable coup de canon : sans l'avoir cherchée, elle a trouvé là une forte réclame ¹. »

Cet attrait de la nouveauté, joint au dégoût des philosophies existantes, est à la source du prodigieux succès de la doctrine de M. Bergson, de l'enthousiasme délirant qui l'a accueillie à son berceau, et de la vogue subite d'un système à peu près inintelligible pour la masse des penseurs, et radicalement opposé au sens commun.

La foule qui se précipite au Collège de France et qui se presse au pied de la chaire bergsonienne, ignore ce que le professeur va lui dire : il dira probablement des choses incompréhensibles, mais quand même captivantes, parce que leur caractère de nouveauté flattera la passion de l'extraordinaire qu'ont les humains.

De plus, Henri Bergson est un « superbe démolisseur » : de sa terrible massue, il a donné le coup de grâce au kantisme, au matérialisme et au déterminisme pour « planter fièrement sur leurs décombres le drapeau des certitudes de conscience, de la spiritualité de l'âme humaine et de la liberté » ². Son travail destructeur devait donc plaire et satisfaire la passion fiévreuse de l'homme pour la destruction, manifestée déjà chez l'enfant dans le plaisir qu'il éprouve à briser ses jouets ;

1. *L'Ami du Clergé*, 1929, p. 41.

2. *Ibidem*, p. 42.

en renversant les plus terribles adversaires du thomisme et du christianisme, il disposait en même temps les catholiques à le traiter avec indulgence, même en ce qui regarde le reste de l'œuvre qu'il a tenté d'édifier sur le sable mouvant du devenir pur.

Mais la véritable explication du succès extraordinaire de Bergson, nous devons la chercher dans ses rares qualités d'écrivain. *Écrivain plus que penseur*, et non pas, comme le veut Édouard Le Roy, « écrivain autant que penseur », Bergson, même quand il ne réussit pas à se faire comprendre (ce qui arrive assez souvent), retient l'attention, charme et captive par la splendeur du décor. Son style souple et fuyant, qui exprime les nuances de son ondoyante et subtile pensée, fait presque éprouver l'écoulement des choses qu'il veut nous faire voir ; l'emploi d'images neuves et de métaphores saisissantes qui jaillissent sous sa plume de fée, charment tellement l'imagination qu'il faut prendre garde à chaque instant de ne pas se laisser séduire par le miroitement trompeur de la forme littéraire.

On en pourrait trouver des exemples à chaque page ; ainsi, dans *l'Évolution créatrice*, il nous affirme que le passé se conserve automatiquement : « Tout entier, dit-il, il nous suit à tout instant : ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance est là penché sur le présent qui va s'y joindre, pressant contre la porte de la conscience qui voudrait le laisser dehors. » Plus bas, après avoir affirmé que le cerveau ne sert qu'à sélectionner et à laisser passer des souvenirs utiles, il remarque : « Tout au plus des souvenirs de luxe arrivent-ils, par la porte entrebâillée, à passer en contrebande. Ceux-là, messagers de l'inconscient, nous avertissent de ce que nous traînons derrière nous sans le savoir¹. »

Ce style imagé qui fait le charme littéraire des œuvres de Bergson a l'inconvénient de nous masquer sa véritable pensée. Essayons cependant de dégager de ses quatre principaux ouvrages, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et mémoire*, *l'Évolution créatrice*, *les deux sources de la Morale et de la Religion*, les principales idées qu'il développe en les enveloppant dans les plis des métaphores.

1. H. BERGSON, *Évolution créatrice*, p. 5.

II.— La doctrine

La philosophie bergsonienne, nous l'avons déjà vu, est une réaction contre le *matérialisme* incapable d'expliquer la vie ; elle sera donc avant tout une philosophie de la vie, une philosophie *spiritualiste*.

L'*Essai sur les Données immédiates de la conscience* n'est autre chose que l'étude de la vie intime de l'esprit, l'étude du moi vivant, l'étude de la vie psychologique atteinte par observation interne. Mais l'homme qui pense et qui vit a un corps ; la relation de l'esprit et de la matière, la vie de l'esprit uni à un corps, fera l'objet de *Matière et Mémoire*. L'homme n'est pas seul à éprouver dans son être la flamme de la vie ; la vie se manifeste aussi en dehors de l'humain : le problème de la vie universelle sera traité dans *L'Évolution créatrice*, chef-d'œuvre de Bergson. Ces trois volumes prétendent expliquer le phénomène physique de la vie ; l'aspect moral et religieux de la vie humaine sera considéré dans le dernier volume, paru il y a deux ans et préparé par 10 ans de réflexions et de labeur : *les deux Sources de la Morale et de la Religion*.

La philosophie bergsonienne est donc une philosophie spiritualiste, une réaction violente contre les théories matérialistes. Elle est aussi une réaction contre le scepticisme, incapable d'étancher la soif qui dévore l'intelligence faite pour la vérité : elle sera donc aussi une philosophie qui cherche l'absolu, une philosophie à tendance réaliste. Mais le grand tort de M. Bergson a été de refuser l'arme unique en mesure de lui assurer la victoire complète, et l'unique instrument capable d'édifier sur les ruines du scepticisme une doctrine solide. En méprisant l'intelligence conceptuelle, en la considérant inapte dans le domaine spéculatif, en foulant aux pieds les évidences du sens commun, il se fermait la route vers la lumière, vers l'absolu, vers le vrai, vers l'être, objet de l'intelligence. Cette philosophie « antisceptique », parce que, en même temps, anti-intellectualiste, ne pourra que détruire et renverser ; elle ne saura jamais édifier.

A.— *Essai sur les Données immédiates de la Conscience*

L'*Essai sur les Données immédiates de la conscience*, de Bergson, forme le point de départ de sa pensée : une philo-

sophie de la vie ne doit-elle pas débiter par l'étude du vivant le plus intimement uni au sujet pensant, et une métaphysique empiriste ne doit-elle pas se baser sur la réflexion psychologique qui nous apporte le témoignage immédiat de la conscience ?

Aux yeux de Bergson, les psychologues n'ont pas su trouver la vraie vie psychologique, parce qu'ils ont essayé de comprendre le vivant à la manière de l'inerte, parce qu'ils ont transporté la notion du temps homogène, réservée aux sciences mathématiques, dans le domaine psychologique ; cette méthode mathématique les a conduits à la confusion lamentable des deux ordres de la quantité et de la qualité, ainsi qu'à la distinction des états de conscience posée simultanément dans l'espace.

La notion d'intensité appliquée aux faits de conscience, — v. g., l'on dit souvent être plus triste ou moins triste, plus ou moins heureux, — révèle la cruelle confusion de deux ordres distincts : l'ordre de la quantité et l'ordre de la qualité. L'augmentation et la diminution sont, en effet, réservées à la quantité : on augmente un poids en lui ajoutant des unités de même nature ; une ligne s'allonge par l'addition de quelques centimètres et non par l'addition de grammes ; ajouter et retrancher supposent donc des parties homogènes.

Mais, au témoignage même de M. Bergson, les faits de conscience, les affections, les états d'âme, les phénomènes de la vie sont essentiellement *hétérogènes*, se déroulent dans la durée pure, se suivent mais ne se ressemblent pas. Ce que nous appelons intensité d'un sentiment n'est que la multiplicité d'états de conscience constamment renouvelés. Exemple : l'intensité croissante de la pitié, consiste dans un progrès non pas quantitatif mais *qualitatif*, dans le passage du dégoût à la crainte, de la crainte à la sympathie, de la sympathie à l'humilité¹. Les phénomènes vitaux, les états de conscience appartiennent donc à l'ordre qualitatif ; nous n'avons pas le droit dès lors de les considérer comme distincts les uns des autres, comme discontinus, comme juxtaposables et numérables, comme formant simultanément dans l'espace une multiplicité quantitative.

Le concept fixe et solidifie ; les mots dont est formé le langage humain sont des symboles rigides qui immobilisent

1. H. BERGSON : *Essai sur les Données immédiates de la conscience*, p. 15.

le réel « fluent » ; l'usage de ces concepts et de ces mots exigés par nos habitudes de vie sociale à cause de leur grande utilité pour la vie pratique et les communications sociales, nous a conduits à cette méprise déplorable qui consiste à isoler et à solidifier par l'abstraction des états de conscience, et nous ont mis par là dans l'impuissance radicale de comprendre la vie de l'esprit, cette vie continue, indivisible, toujours changeante et toujours nouvelle, formée d'états hétérogènes qui se succèdent dans la durée pure, qui changent du fait même qu'ils durent.

Inutile donc de chercher à comprendre le vivant, fractionné en états distincts ; autant vaudrait essayer de reconstruire du mouvement avec des immobilités.

Nous nous exprimons nécessairement par des mots, disait Bergson, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, dans la plupart des sciences. Mais on pourrait se demander si les difficultés insurmontables que certains problèmes philosophiques soulèvent ne viendraient pas de ce que l'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace les phénomènes qui n'occupent point d'espace et si, en faisant abstraction des grossières images autour desquelles le combat se livre, on n'y mettrait pas parfois un terme¹.

Ailleurs :

Beaucoup de difficultés métaphysiques naissent peut-être de ce que nous brouillons la spéculation et la pratique, ou de ce que nous poussons une idée dans la direction de l'utile quand nous croyons l'approfondir théoriquement, ou enfin de ce que nous employons les formes de l'action à penser².

Nous entrevoyons déjà la méthode bergsonienne : rompre avec l'intelligence conceptuelle, cette « lanterne manœuvrée au fond d'un souterrain », cette « annexe de la faculté d'agir » qui « se sent chez elle tant qu'on la laisse parmi les objets inertes » et dont les concepts « formés à l'image des solides » ne pourront jamais représenter « la vraie nature de la vie, la signification profonde du mouvement évolutif »³. D'où résulte pour le philosophe le devoir pressant de « renon-

1. LE ROY, *op. c.*, p. 11.

2. H. BERGSON, *Matière et Mémoire*. Préface.

3. H. BERGSON, *Évol. créatrice*. Introd.

cer aux formes usuelles de la pensée analytique et discursive et d'accomplir un effort d'intuition directe qui le mette sans intermédiaire au contact même du réel »¹.

C'est cette méthode de connaissance intuitive, annoncée avec quelque hésitation dans l'*Essai*, que Bergson tentera de définir et d'appliquer d'une manière définitive dans son livre *l'Évolution créatrice* et sur laquelle il insistera souvent comme pour nous rappeler que c'est là la clef de sa philosophie de la vie.

B.— Matière et Mémoire

Entre *l'Évolution créatrice* et *l'Essai*, parut en 1896 un autre volume intitulé : *Matière et Mémoire*.

La vie psychologique n'est plus considérée en elle-même, mais dans sa relation avec le corps ; Bergson se propose de montrer le rôle du corps dans la vie de l'esprit et de réfuter sur le terrain de l'expérience le parallélisme psycho-physiologique connu sous le nom de Théorie de l'*harmonie préétablie*. « Solution génialement paresseuse »², qui refuse de considérer l'homme comme un tout substantiel dont les facultés organiques ont leur siège dans le composé humain, et dont les facultés intellectuelles ressentent le contre-coup des lésions corporelles, parce qu'elles dépendent objectivement des facultés sensitives, le parallélisme dispose en deux séries qui se correspondent terme à terme sans aucune interaction, les phénomènes corporels et les phénomènes spirituels, comme deux horloges indépendantes l'une de l'autre qui marchent dans un synchronisme parfait.

Voici la solution bergsonienne : le corps de Bergson, uniquement tourné vers l'action pratique, vers la matière, ne fait que limiter la vie de l'esprit en vue de l'action ; privé d'organes ou de centres de perception, il ne saurait en aucune manière engendrer un état intellectuel, ni servir d'instrument véritable à la sensation.

Le cerveau lui-même n'est pas un instrument de connaissance ; il n'est pas l'organe de la mémoire, indépendante de la matière, identifiée à l'âme et formée du passé qui se conserve et qui « grossit en avançant ». Le cerveau n'est que le crible des sensations et des souvenirs, un instrument

1. E. LE ROY, *op. cit.*, p. 11.

2. J. MARITAIN, *op. c.*, p. 250.

de sélection dont l'unique fonction est d'orienter la mémoire vers le réel, de la relier au présent en ne laissant transparaître que les souvenirs pratiquement utiles pour l'action à faire.

L'esprit déborde donc le cerveau qui ne joue qu'un rôle de coulisses dans la connaissance sensible. La relation qui s'établit entre l'activité cérébrale et l'activité mentale, entre les phénomènes physiques et les phénomènes psychologiques, entre le cerveau et l'esprit, entre la matière et la mémoire, est comparable à celle qui existe entre un cadre et les différents tableaux qu'on peut y mettre : la forme du cadre élimine un grand nombre de tableaux, mais ne détermine en rien le contenu des tableaux qui y entrent, n'est pour rien dans leur valeur artistique ; ainsi l'activité cérébrale ne fait que dessiner le cadre où va s'exercer l'activité mentale, mais ne détermine en rien le contenu de cette activité, n'est pour rien dans la formation des idées et même des images.

Voilà donc sous une forme excessivement brève, la doctrine bergsonienne sur la relation du corps et de l'esprit ; doctrine où, comme le disait J. Maritain, « les hypothèses les plus vastes et les plus audacieuses se glissent à travers un monceau de faits scientifiques obscurs étudiés avec scrupule et minutie, et où une sorte de grand rêve métaphysique se mêle à maintes observations psychologiques subtiles et profondes »¹.

C.— *L'Évolution créatrice*

Matière et Mémoire a été écrit en 1896. Onze ans plus tard, Henri Bergson, en pleine maturité intellectuelle, — il avait alors 48 ans, — livrait au monde le secret de sa métaphysique de la vie en publiant *L'Évolution créatrice*, regardé par ses disciples comme le chef-d'œuvre de sa pensée.

L'Évolution créatrice est une métaphysique psychologique et empiriste de la vie universelle ; puisant ses principes dans la psychologie et ses exemples dans les sciences naturelles expérimentales, Bergson rejette définitivement les données du sens commun ainsi que la valeur spéculative de l'intelligence conceptuelle ; il tente de résoudre le problème de la vie universelle et de nous faire assister au spectacle captivant de son évolution historique.

1. J. MARITAIN, *op. c.*, p. 267.

L'univers considéré dans son ensemble dure ; cette durée réelle, continue et indivisible, est en même temps créatrice de nouveau ; elle est le changement même, le devenir pur ; elle est « le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en s'avancant ». Le monde est une énorme boule de neige qui augmente en roulant. Le mouvement qui l'anime et qui explique son progrès, s'appelle *l'Évolution créatrice*.

L'univers, aux yeux de celui qui sait entrer en contact intime avec la réalité, qui sait rompre avec l'intelligence pour se plonger dans le devenir pur, apparaît comme un immense courant de vie lancé à travers la matière. L'origine de cette évolution continue est marquée par un élan vital portant en lui une force explosive, une sorte d'obus « qui a tout de suite éclaté en fragments qui eux-mêmes ont éclaté à leur tour en fragments destinés à éclater encore »¹, un vent impétueux qui « s'engouffre dans un carrefour, se divise en courants d'air divergents qui ne sont tous qu'un même souffle »².

Mais ce courant de vie, cette force explosive a rencontré la matière, obstacle qu'elle a dû contourner « en se faisant très petite et très insinuante ». La matière n'est autre chose qu'un produit d'un relâchement, d'une détente de cet élan de vie ; les corps inertes sont formés comme les gouttelettes qui retombent d'un jet de vapeurs, comme les débris de fusées éteintes d'un feu d'artifice qui retombent pendant qu'une nouvelle fusée se fraye un chemin à travers ces déchets. La matière résiste à la vie ; mais cette résistance, c'est la vie elle-même qui l'a créée par sa propre détente, produisant ainsi l'énorme quantité de matière brute qui remplit l'univers.

Les différents êtres vivants qui peuplent le monde sont à l'extrémité des différentes fusées qui se sont frayé un chemin à travers les débris des fusées éteintes. Ce souffle puissant qu'est l'élan vital a bifurqué souvent ; les trois grandes routes principales sur lesquelles il s'est engagé l'ont conduit à la production par évolution progressive de la plante, de l'animal et de l'homme ; ces « trois directions divergentes d'une même activité qui s'est scindée en grandissant », nous ont donné la vie végétative, la vie sensitive et la vie raisonnable. De ces trois voies, seule la voie « qui monte

1. H. BERGSON, *l'Évolution créatrice*, p. 107.

2. *Ibidem*, p. 55.

des vertébrés jusqu'à l'homme a été assez large pour laisser passer librement le grand souffle de la vie »¹.

L'évolutionisme bergsonien nous propose donc sous des métaphores quelque peu obscures une évolution des êtres universelle et continue.

Universelle, elle embrasse tous les êtres vivants et même les non-vivants : les premières fusées qui se sont condensées en décrivant une courbe vite fermée, ont formé la matière ; les autres, s'élançant en avant, ont abouti à la vie pour atteindre, en déjouant constamment l'obstacle de la matière et en se multipliant sur des lignes divergentes, les différentes formes de vie, dont l'une, la plus fière et la plus forte, a atteint la perfection de l'âme humaine spiritualisée.

Ce feu d'artifice n'est pas encore fini : l'évolution créatrice se continue encore ; point d'arrêt dans l'écoulement des choses, dans cette montée de l'élan vital ; il y a encore d'autres évolutions à venir, d'autres réalités qui vont jaillir de ces fusées vivaces et créatrices de nouveau.

Au principe de cette évolution, M. Bergson admet un Dieu créateur, « source d'où sortent tour à tour par un effet de sa liberté, les courants et les élans dont chacun formera un monde »². Il prétend dégager de son système l'idée « d'un Dieu créateur et libre, générateur à la fois de la matière et de la vie, dont l'effort de création se continue du côté de la vie par l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines »³. Dieu n'est pas une chose, mais un « centre d'où les mondes jailliraient comme les fusées d'un immense bouquet, une continuité de jaillissement... ; Dieu, ainsi défini, n'a rien de tout fait : il est vie incessante, action, liberté »⁴.

Le problème de la création est pour Bergson un problème mal posé : il n'y a pas de choses créées, il n'y a pas de chose qui crée⁵. Il n'y a que de l'action sans sujet qui agisse, du mouvement sans mobile, du devenir pur sans être qui devient. L'évolution est une action qui se fait à travers celle qui se défait, une action qui « grossit en avançant, qui crée au fur

1. *Ibidem*, p. 109.

2. *Études*, 20 fév. 1912. Lettre au P. de Tonq., p. 517.

3. *Ibidem*, p. 515.

4. H. BERGSON, *l'Évolution créatrice*, p. 270.

5. *Ibidem*, p. 261.

et à mesure de son progrès »¹. L'élan de vie, progrès continu, est une « exigence de création... ; il ne peut cependant créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, le mouvement inverse du sien »².

Voilà pour le problème de Dieu. Voyons si Bergson sera plus heureux dans la restitution des autres grandes thèses spiritualistes.

L'âme humaine, esprit et vie, n'est pas matérielle; l'esprit, en effet, « transcende la matière où se condensent les déchets de l'évolution »³. Mais cependant elle n'est pas spirituelle au sens véritable du mot : fruit de l'évolution, elle s'est *spiritualisée* ; elle n'était pas spirituelle chez les premiers êtres humains ; elle a commencé à se dégager de la matière avec l'« homo sapiens » de la période magdalénienne (période des cavernes de la Madeleine) ; elle est encore susceptible de se spiritualiser.

L'espèce humaine est à l'extrémité d'une des lignes divergentes de l'évolution totale. L'homme, dans sa lutte contre le reste de la nature pour se spiritualiser et continuer l'élan vital, n'a pu entraîner avec lui tout ce que la vie portait en elle. « Tout se passe, dit l'auteur, comme si un être indécis et flou, avait cherché à se réaliser et n'y était parvenu qu'en abandonnant en route une partie de lui-même⁴. » Ces déchets sont représentés par le reste des vivants, spécialement par l'animal auquel dans sa « lutte pour la vie » il a dû abandonner l'instinct.

L'homme, seul être intelligent au milieu d'un monde sans intelligence, au milieu d'un monde organisé qui a servi « d'humus sur lequel devait pousser ou l'homme lui-même ou un être qui moralement lui ressemblât »⁵, au milieu de déchets qui lui ont servi de lest dans son ascension évolutive ; l'homme n'est pas encore parfait : sa vie n'est encore qu'un « effort pour se faire encore, pour devenir, pour se pousser, se créer »⁶.

Mais pour être complet, l'homme doit récupérer ce qu'il a dû laisser de biens précieux dans les plantes et les animaux, principalement la vertu intuitive de l'instinct.

1. *Ibidem*, p. 270.

2. *Ibidem*, p. 273.

3. *L'Ami du Clergé*, 1929, p. 44.

4. H. BERGSON, *l'Évolution créatrice*, p. 290.

5. *Ibidem*, p. 289.

6. J. MARITAIN, *op. c.*, p. 322.

Nous sommes ici au nœud tragique de la philosophie bergsonienne.

L'homme plus spirituel que l'animal et partant plus parfait, s'en distingue par l'intelligence. Et pourtant l'intelligence humaine, produit de l'évolution comme l'âme, l'intelligence humaine, cette faculté qui « s'est constituée par un progrès ininterrompu le long d'une ligne qui monte à travers la série des vertébrés jusqu'à l'homme »¹ ; cette faculté de fabrication d'instruments inorganiques, qui a inventé les machines industrielles, objet de notre admiration ; cette faculté consciente qui spéculé en superficie est incapable de nous donner l'explication profonde de la vie.

D'autre part, l'instinct, détrôné par l'intelligence ; l'instinct cette faculté de fabrication d'instruments organisés, tels que cerveau, œil, oreille, etc. ; l'instinct, cette faculté inconsciente aurait la profondeur, mais ne spéculé pas ; il nous expliquerait le mystère de la vie mieux que l'intelligence, s'il pouvait comme elle penser sa connaissance au lieu de la vivre, s'il s'intériorisait en conscience au lieu de s'extérioriser en action.

Le problème de la vie restera donc pour nous toujours insoluble tant que nous ne sésorberons pas l'intelligence dans l'instinct, tant que nous ne pousserons pas l'intelligence hors de chez elle pour nous plonger dans le courant de la durée par une sorte de « connaissance coextensive de la vie »², par une sorte de connaissance du dedans par le dedans, du mouvement par le mouvement, par une connaissance de sympathie, du genre *instinctif*, appelée *intuition*.

L'homme pour se créer, pour se spiritualiser, a dû en cours de route abandonner non seulement des bagages encombrants, mais aussi des biens précieux, notamment l'intuition ; pour se perfectionner, se compléter, il devra récupérer ce qu'il a abandonné à l'animal, il devra redescendre chercher les biens précieux qu'il a jetés par-dessus bord dans la réalisation de sa fière ascension et de son élan majestueux vers les cimes de la spiritualité. Et comme la perfection humaine consiste principalement dans la connaissance de la réalité, l'homme ne pourra continuer son évolution s'il n'a pas soin de changer son mode de connaissance. C'est

1. H. BERGSON, *l'Évolution créatrice*. Intr. I.

2. *Ibidem*, p. IV.

pour cela qu'aux yeux de Bergson la « théorie de la connaissance et la théorie de la vie... paraissent inséparables l'une de l'autre »¹.

Une philosophie, qui use de concepts « formés à l'image des solides »², est donc incapable d'expliquer la vie et ne peut que conduire au matérialisme et au scepticisme. C'est pour réagir contre le scepticisme et rétablir les thèses spiritualistes que M. Bergson, ignorant les principes sauveurs du thomisme, a imaginé une autre forme de connaissance pour l'intelligence, une connaissance, non pas abstraite et universelle, mais expérimentale et singulière, qui exige certes un effort contre nature et parfois douloureux, mais un effort qui doit nous transporter d'un coup au cœur du réel et faire tomber le voile qui s'interpose entre le réel et nous.

L'intuition de la durée, la connaissance intime et intuitive du courant de vie et de conscience qui monte en rencontrant la matière, tel est, semble-t-il, le résumé de *l'Évolution créatrice*.

D.— *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*

« Plus d'un critique, écrit le P. Sertillanges, avait jugé le système bergsonien incapable de fonder une morale, encore moins de s'accorder à une pensée religieuse³. » Sa conception de la création et de l'élan vital apparaissait comme une sorte d'émanatisme panthéistique sapant à la base toute morale et toute religion.

Henri Bergson a paru relever le gant, lorsque en 1932, après dix longues années de veilles consacrées à l'étude du problème moral et religieux, il publiait un livre qui attira immédiatement l'attention de l'univers et provoqua un mouvement général de sympathie dans les milieux catholiques, un livre d'inspiration chrétienne où les saints du christianisme sont vengés du mépris des penseurs modernes.

Comme son titre l'indique : *les deux Sources de la Morale et de la Religion*, ce volume a pour but d'étudier l'aspect moral et religieux de la vie humaine, de trouver les sources de la morale et du culte.

1. *Ibidem*, p. VI.

2. *Ibidem*, p. I.

3. *Vie intellectuelle*, 10 mai 1932, p. 224.

Bergson remarque dans l'humanité deux morales tout à fait différentes : la morale close sociale, la morale ouverte ou humaine.

La morale *close* est restreinte à un groupe socialement organisé. Cette société, limitée à un groupe d'humains et à un territoire défini, est nécessaire au perfectionnement humain, mais par contre comporte des exigences : la vie sociale devra faire pression sur la vie individuelle pour obtenir de l'individu le sacrifice des intérêts personnels qui entrent en conflit avec le bien de la communauté.

La nature qui veut la permanence des espèces, commande sous forme d'instincts aux êtres privés de raison ; mais dans l'homme, l'intelligence, ce merveilleux instrument de progrès matériel, a rendu l'instinct inefficace et a mis l'homme en état d'opposer son bien individuel au bien général ; la société, composée de membres intelligents et partant égoïstes par nature, est menacée de la ruine.

L'intelligence elle-même sera chargée par la nature de résister à sa propre résistance anarchique : à ce point de rencontre des deux forces contraires, naît le devoir, l'obligation morale qui n'est autre chose que la pression des exigences de la vie sociale connues par l'intelligence sur la vie individuelle à tendance égoïste.

Cette morale sociologique est celle d'un groupe fermé, d'un groupe préoccupé de se défendre contre le dehors. Le genre humain ne formant pas un tout organisé, ne saurait constituer une société ; dès lors, l'obligation morale, basée sur les exigences sociales, ne saurait franchir les bornes de chaque société humaine, et l'homme ne saurait être tenu par la loi morale d'aimer l'humanité entière, l'homme en tant qu'homme. L'homme est donc uniquement ami de l'homme qui vit avec lui à l'intérieur du même groupe ; le reste de l'humanité est à ses yeux formé d'étrangers qu'il doit mépriser, d'ennemis qu'il doit haïr, d'adversaires qu'il devra à l'occasion assujettir.

Cette morale close, inspirée par le besoin de se défendre contre les autres groupes, tend à la lutte pour la vie entre les différentes sociétés, et constitue un régime de guerre latente où chaque peuple se tient prêt à bondir sur le peuple voisin ou se fortifie contre les attaques possibles.

L'activité de cet instinct de conservation sociale doit être tempérée par les effets bienfaisants d'une morale plus haute,

d'une morale proprement humaine, d'une morale comportant des devoirs envers le genre humain tout entier, une morale de fraternité universelle, que Bergson appelle la morale *ouverte*.

La morale ouverte n'a pas pour origine la pression de la vie sociale ; ses devoirs ne sont pas manifestés sous forme de pression, mais sous forme d'appel. Seuls des hommes de haute valeur, des âmes d'élite, des héros, s'élevant par l'effort de leurs réflexions profondes au-dessus des exigences du groupe social, peuvent entendre l'appel divin qui va les dégager de l'intérêt du groupe clos, et leur permettre, à condition qu'ils soient fidèles, de s'unir à la force qui a créé les sociétés et les mondes, au principe générateur de l'élan vital.

Ces âmes d'élite, ces héros nous communiquent cet appel par la parole et par l'exemple : à nous de les écouter et de les imiter si nous voulons nous dégager de la morale biologique et sociale, si nous voulons nous élever plus haut et plus loin, si nous voulons briser le cercle étroit qui nous enferme dans un égoïsme collectif et étouffe les flammes de l'amour qui jaillissent de notre cœur.

« La morale de l'Évangile, au témoignage même de Bergson, est essentiellement celle de l'âme ouverte¹. » Le sermon sur la Montagne, en mettant en parallèle la morale de l'Ancienne Loi et celle du christianisme, marque bien l'opposition entre la morale close des Juifs et la morale ouverte de Jésus. La morale ouverte prêchée par Jésus a été comprise et pratiquée surtout par les grands mystiques chrétiens, ces « âmes privilégiées qui se sentaient apparentées à toutes les âmes et qui, au lieu de rester dans les limites du groupe et de s'en tenir à la solidarité établie par la nature, se portaient vers l'humanité dans un élan d'amour² ».

Une double religion correspond à cette double morale : à la morale close correspond la religion *statique* ; à la morale ouverte, la religion *dynamique*.

Comme la morale close, la religion statique a pour origine un besoin purement biologique. Du fétichisme le plus barbare des peuples d'Orient à la mythologie esthétique de la Grèce, toutes les formes de la religion statique sont d'ordre biologique et social, sont destinées au seul profit de la tribu

1. *Les Deux Sources*, p. 57.

2. *Ibidem*, p. 96.

et sont commandées par le besoin de conserver l'individu et la société.

La religion statique trouve son explication dans le besoin qu'éprouve la nature de se défendre contre l'intelligence ; la religion statique, écrit Bergson, est « une réaction défensive de la nature contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu et de dissolvant pour la société dans l'exercice de l'intelligence ¹ ».

« Réaction contre ce qu'il pourrait y avoir de déprimant pour l'individu » : l'intelligence, cette faculté qui saisit des rapports, montre constamment à l'individu la marge décevante entre l'effet obtenu par son activité et l'effet désiré ; pour empêcher le découragement dans l'insuccès, pour stimuler l'homme au travail malgré les échecs, la nature a doué l'intelligence d'une fonction appelée « *fabulatrice* » qui va créer des dieux ennemis ou protecteurs auxquels l'homme devra attribuer une large part de ses échecs comme de ses succès. En outre, l'intelligence, par son pouvoir généralisateur, nous montre la nécessité de la mort : pour faire contrepoids à cette idée sombre qui pourrait nous empêcher de vivre, l'instinct naturel de conservation, au moyen de cette faculté fabulatrice, va nous faire entrevoir l'immortalité et nous donner l'espoir — peut-être fondé — d'une survie humaine.

« Réaction contre ce qu'il pourrait y avoir de dissolvant pour la société » : l'intelligence, nous l'avons déjà vu, est pour Bergson, une faculté égoïste, incapable de s'élever d'elle-même à la notion du bien commun ; l'égoïsme est un élément dissolvant de la société. Pour se défendre contre l'intelligence et assurer le groupe contre la désorganisation, la faculté fabulatrice crée des dieux qui ordonnent, défendent et menacent, maintenant ainsi l'intelligence dans la ligne des besoins sociaux.

Cette fonction fabulatrice peut dévier parfois jusqu'à l'absurde, jusqu'à la monstruosité, jusqu'aux représentations les plus déformantes de la divinité, comme nous le montre l'histoire de maintes religions orientales ; mais elle n'est pas moins nécessaire au maintien de la société : l'instinct social doit se défendre contre le « pouvoir dissolvant de l'intelligence », et le meilleur frein qu'il puisse lui opposer

1. *Ibidem*, p. 219.

est celui du tableau d'une autre vie qu'il faut préparer et de divinités qu'il faut ménager.

La religion statique, comme la morale close, est née d'une contrainte de la vie sociale ; la religion dynamique, comme la morale ouverte, prend naissance dans le cœur du héros spirituel. Au principe de la religion dynamique comme de la morale ouverte, se trouve l'émotion spirituelle, sorte de mouvement intérieur et d'aspiration en avant qui n'est autre chose que la forme morale de l'élan vital, qui nous entraîne dans la montée du progrès continu, qui brise les cadres fermés de la morale close et de la religion statique où la vie s'évanouit en matière et qui nous lance en avant dans la direction de la vie et de l'esprit, pour nous élever au-dessus de l'humain et nous unir par l'amour au principe créateur de cet élan vital.

Ce mysticisme à l'état pur n'est pas à la portée de tous : la masse du genre humain ne peut qu'en respirer le parfum, en admirer la beauté chez les âmes privilégiées, en subir l'influence ; seules des âmes de choix, chez qui l'intuition est assez ardente et assez forte pour se dégager des cadres sociaux et s'élever au-dessus d'elles-mêmes, peuvent répondre à cette aspiration qui les attire et entrer en contact intime avec le principe créateur, participer dans cette union intime à l'élan vital qui est amour et se donner ensuite totalement à l'humanité entière aimée dans l'amour de son principe.

« Le mysticisme complet, dit Bergson, est celui des grands mystiques chrétiens ¹. » L'émotion spirituelle dont nous trouvons des ébauches plus ou moins parfaites hors du christianisme, s'est réalisée parfaitement dans le Christ des Évangiles, qui a apporté au monde un élan de vie et de spiritualité dont les siècles ne pourront épuiser le dynamisme. « Toutes les flammes qui ont jailli au sein de l'humanité se sont allumées à ce brasier incandescent ² ; » les saints, les grands mystiques chrétiens, ces « continuateurs originaux mais incomplets de ce que fut complètement le Christ des Évangiles » ³, ces « artisans du grand œuvre d'amour » ⁴ fraternel qu'est le christianisme, ont fait prendre conscience

1. *Ibidem*, p. 243.

2. *Revue thomiste*, mai-juin, 1933, p. 349.

3. *Les Deux Sources*, p. 256.

4. *Revue thomiste*, op. c., p. 349.

à l'humanité « de la flamme divine qu'elle porte en son sein sous l'enveloppe durcie de la matière »¹.

L'existence de telles âmes dont l'activité est à base d'amour divin, d'un amour qui n'est plus l'amour d'un homme pour Dieu, mais déjà l'amour de Dieu pour l'humanité ; l'existence de telles âmes qui aiment l'humanité à travers et par le Dieu d'amour ; l'existence de telles âmes est un grand facteur du progrès de l'humanité : ces héros spirituels, ces *Adjutores Dei*, ont aidé l'humanité à se dégager des cadres fermés de la vie sociale et à monter dans la voie de la spiritualité ; ils ont apporté à l'humanité tout entière un réconfort spirituel qui tourne au bienfait de tous.

Le R. P. Sertillanges voit dans cette doctrine des *Deux Sources* « une suite et une suite authentique » de *l'Évolution créatrice*, un prolongement de la doctrine bergsonienne qui nous permettra de la rapprocher de la pensée chrétienne et d'entrevoir une conciliation possible entre les principes de M. Bergson et les principes chrétiens : « L'étonnement, dit-il, devra s'atténuer de voir des fidèles de M. Bergson en philosophie se dire en même temps des fidèles de l'Église². »

Il semble que cette appréciation optimiste du système bergsonien soit inspirée plus par le désir d'attirer à la foi catholique une âme généreuse et sincère que par celui de juger objectivement une doctrine concrète.

La métaphysique de l'élan vital ne peut pas s'adapter à la spiritualité chrétienne dont M. Bergson vient d'entrevoir la richesse et la transcendance. Il semble bien que, pour interpréter au sens chrétien la morale religieuse de Bergson, il faille séparer les *Deux Sources* de *l'Évolution créatrice*, et refuser d'admettre une continuité véritable dans le développement de la pensée du philosophe. Henri Bergson nous apparaîtra ainsi comme portant en lui deux hommes qui luttent : l'auteur des *Deux Sources* et l'auteur de *l'Évolution créatrice*. La pensée Bergsonienne aurait ainsi évolué sans pouvoir se dégager entièrement des habitudes de pensée que le philosophe a lui-même façonnées ; Bergson, au contact de l'Évangile, aurait subi l'influence du courant de vie et de vérité qui s'en dégage, mais, même sous l'éclat de la lumière chrétienne, il reste bergsonien, il demeure

1. *Ibidem*.

2. *Vie intellectuelle*, 10 mai 1932, p. 224.

prisonnier des principes qu'il a lui-même posés, il demeure esclave du bergsonisme. Son dernier volume serait, comme le disait Régis Jolivet, la révélation du « conflit aigu du cœur chrétien de M. Bergson avec sa pensée mal accordée aux exigences du christianisme »¹.

Ceci nous prépare à juger l'homme et l'œuvre, à apprécier le bergsonisme subjectivement et objectivement, à distinguer le bergsonisme d'intention et le bergsonisme de fait.

Henri Bergson est un travailleur acharné de la vie intellectuelle ; il a mis au service de la vérité une conscience scrupuleuse et une patience exemplaire ; doué de brillantes qualités intellectuelles et de sens délicats, homme d'un esprit subtil et pénétrant et d'une imagination créatrice excessivement riche, il a consacré sa vie à la recherche du vrai.

Né à une époque intellectuelle ingrate, dans un milieu tout imprégné de scepticisme et de matérialisme, il a l'immense mérite d'avoir durant plusieurs années lutté seul dans l'Université contre le matérialisme athée et le relativisme kantien ; il a le mérite de n'avoir pas reculé devant les accusations de cléricalisme pour s'élever victorieusement contre les théories qui sont radicalement opposées aux thèses spiritualistes et chrétiennes ; il a le mérite d'avoir délivré plusieurs âmes du joug de l'athéisme, de les avoir réveillées du sommeil qui les immobilisait dans la matière, et d'avoir renouvelé en elles les sources de la vie intellectuelle ; il a enfin le mérite d'avoir été, d'une manière négative il est vrai, un apologiste chrétien et d'avoir déterminé un courant de sympathie et de respect pour le christianisme.

Le bergsonisme est à l'origine de plusieurs conversions au catholicisme ; mais les âmes qu'il a tirées de l'athéisme officiel ont été conduites par lui « à un seuil spirituel qu'elles ont franchi sans lui »².

Le bergsonisme, en effet, n'est qu'une doctrine destructive : spiritualiste et réaliste d'intention, le bergsonisme de fait, système incohérent et incomplet, formé de vues fragmentaires sur quelques points de psychologie, d'ontologie et de morale, détruit la connaissance intellectuelle, rejette les évidences du sens commun, verse dans le panthéisme, sape ainsi à la base les thèses spiritualistes qu'il prétend restituer.

1. *Revue thomiste*, mai 1933, p. 367.

2. J. MARITAIN, *op. c.* Préface, XLII.

Il détruit la connaissance intellectuelle : admettant comme postulat non évident que l'homme ne pense que pour agir, il refuse à l'intelligence toute valeur dans le domaine spéculatif : l'intelligence nous trompe donc dans la formation des concepts ; l'intelligence, continuellement tournée vers la matière et l'action, est incapable d'atteindre la réalité véritable, incapable de nous faire entrer dans le mystère de la vie.

Il est radicalement opposé aux évidences du sens commun : la réalité est pour Bergson devenir pur, changement pur, mouvement sans mobile, durée continue sans chose qui dure, évolution sans rien qui évolue, création sans chose qui crée, et sans chose créée. Ce devenir pur « créateur et perpétuellement actif, comme s'il était Dieu, et en même temps la créature la plus aveugle et la plus soumise au besoin »¹, révèle une contradiction qui ne peut s'adapter au réel et qui répugne au sens commun. « La doctrine bergsonienne apparaît aux yeux de M. Maritain, comme un extraordinaire effort de l'intelligence pour broder une image de la nature avec des fils que rien ne soutient². »

Il verse dans le panthéisme : ce Dieu d'où jaillit l'élan vital créateur des mondes ; ce Dieu qui n'est pas une chose, mais une continuité de jaillissement ; ce Dieu bergsonien n'est pas compatible avec le Dieu de la doctrine spiritualiste, personnel et distinct de la créature. Il y a plus de différence entre Dieu et la créature qu'entre la source et le fleuve ; l'être s'attribue à Dieu et aux créatures d'une manière uniquement analogique ; l'eau de la source, au contraire, est de même nature que l'eau du fleuve. La théodicée bergsonienne aboutit logiquement au panthéisme émanatiste où Dieu apparaît comme un infini devenir, évoluant sans cesse.

Si donc il n'y a plus rien d'immuable ; si Dieu n'est pas totalement distinct de la créature ; si « l'être ne s'oppose pas au néant, mais s'identifie avec lui dans un devenir sans cause »³, comment pourrions-nous distinguer le vrai du faux, le bien du mal ? Comment pourrions-nous établir les grandes thèses spiritualistes fondées sur l'être, essentiellement subsistant en Dieu et participé dans les créatures à des degrés divers ? Comment pourrions-nous fonder une morale

1. J. MARITAIN, *op. c.*, p. 89.

2. *Ibidem*.

3. GARRIGOU-LAGRANGE, *Vie intellectuelle*, avril 1930, p. 17.

orientée vers le Bien par essence, une morale capable de donner des fruits de salut et de s'imposer à la conscience de tous les hommes ?

Nous avons le droit et même le devoir d'admirer l'homme qui a consacré sa vie à lutter contre le scepticisme et le matérialisme, et qui laisse transparaître dans son œuvre les inquiétudes religieuses et les besoins de vie spirituelle d'une âme sincère et attirée vers la vérité ; mais nous ne pouvons pas admettre une doctrine incompatible avec le thomisme et le christianisme, une doctrine qui méprise l'intelligence, notre richesse et notre gloire, une doctrine qui rejette les évidences du sens commun, une doctrine qui supprime l'être et aboutit logiquement au panthéisme.

Jean-Baptiste GAUVIN, ptre,
Séminaire de Rimouski.
